

Pour une approche intersectionnelle de la sociologie de la traduction. Les romans francophones africains traduits en néerlandais (1956-2020)

Katrien Lievois

Universiteit Antwerpen

Toward an intersectional approach to the sociology of translation: African Francophone novels translated into Dutch (1956–2020) – *Abstract*

This article explores the potential contribution of intersectionality to the sociology of translation. While sociological approaches to translation have long examined the power relations shaping the international circulation of literary works, they often address categories such as language, gender, origin, or place of publication separately rather than in combination. Drawing on insights from transnational feminist translation studies, this article argues that an intersectional perspective offers a more nuanced understanding of how different mechanisms of marginalization interact. The study is based on a corpus of Dutch translations of African Francophone novels published between 1956 and 2020. The analysis highlights several converging dynamics: the limited visibility of Sub-Saharan African literatures, the marginal position of African women writers, and the central role of France — and Paris in particular — in processes of international dissemination. Although the system appears to have become more inclusive in terms of gender since 2000, it has simultaneously grown increasingly dependent on the Parisian publishing centre, contributing to a gradual reduction in the diversity of translated works. This article therefore advocates an intersectional approach to the sociology of translation in order to better understand how mechanisms of selection, legitimization, and invisibilization interact within global literary circulation.

Keywords

literary translation studies, sociology of translation, intersectionality, African Francophone literature, African women writers, diversity

CONTACT

 Katrien Lievois, katrien.lievois@uantwerpen.be, Universiteit Antwerpen, Grote Kauwenberg 18, 2000 Antwerpen, België

1. Introduction

L'intersectionnalité, notion largement répandue et vivement débattue tant dans le monde universitaire (Cho et al., 2013) qu'au-delà, est particulièrement associée à des disciplines telles que le droit, les études féministes et de genre, la sociologie ou encore la santé publique. Depuis que Kimberlé Crenshaw l'a introduite en 1989, elle a suscité une abondante production scientifique.

Depuis plus d'une décennie maintenant, ce concept — ou plutôt cette perspective, ce paradigme de recherche, cette sensibilité analytique ou approche méthodologique (Cho et al., 2013; Toepfer, 2025; Vassallo, 2022, p. 37) ? — s'impose progressivement dans certains domaines des études de la traduction (Brown, 2019), notamment en traductologie féministe (transnationale). La question soumise à l'analyse ici est la suivante : quel pourrait être l'apport de l'intersectionnalité à un autre sous-domaine de la traductologie, celui de la sociologie de la traduction ? Même si les sociotraductologues prennent en considération une pluralité de facteurs pour analyser les contextes dans lesquels s'inscrit la circulation littéraire internationale, ces différents paramètres demeurent généralement étudiés de manière dissociée. Les rapports sociaux mobilisés — qu'ils soient liés à la classe, au genre, à la langue, à la race ou à la position géopolitique — sont le plus souvent juxtaposés plutôt qu'appréhendés dans leur articulation réciproque. Dès lors, l'analyse met surtout en évidence la coexistence de plusieurs logiques sociales sans réellement interroger la manière dont celles-ci s'entrecroisent, se conditionnent et participent conjointement à la production de rapports de domination. L'intérêt potentiel de l'approche intersectionnelle pour la traductologie réside notamment dans sa capacité à penser conjointement plusieurs rapports de pouvoir. En attirant l'attention sur les positions situées au croisement de différentes formes de domination, elle permet de mieux saisir la complexité des dynamiques sociales. L'intersectionnalité ne renvoie donc pas uniquement à une pluralité de catégories sociales, mais à l'étude des mécanismes par lesquels celles-ci s'articulent et produisent des formes spécifiques d'inégalités et de marginalisations.

Cet article s'organise en quatre parties. Il revient d'abord sur les liens entre intersectionnalité et traductologie féministe, en particulier dans sa dimension transnationale. Il examine ensuite les apports possibles de l'intersectionnalité à la sociologie de la traduction, ainsi que les principales questions méthodologiques soulevées par l'articulation de ces deux perspectives. La troisième partie propose une première incursion dans ce qui pourrait constituer une approche intersectionnelle des traductions néerlandaises des littératures subsahariennes francophones, dans le but de montrer comment les analyses relevant de la sociologie de la traduction peuvent être enrichies par cette perspective. Il s'agira notamment de mettre en évidence que ce qui peut parfois être perçu comme une simple mise en relation de données — relatives à la langue, au genre, à l'ethnicité ou au lieu de publication — se trouve en réalité au cœur même de la réflexion intersectionnelle, dans la mesure où elle permet de saisir l'articulation de plusieurs mécanismes de marginalisation. Enfin, la conclusion revient sur les enjeux théoriques et méthodologiques d'une sociologie intersectionnelle de la traduction et sur son potentiel pour l'étude des circulations littéraires internationales.

2. Intersectionnalité et traductologie féministe

En études de la traduction, il n'est guère surprenant que l'intersectionnalité ait d'abord été mobilisée dans le cadre de la traductologie féministe. Cet ancrage initial s'explique notamment par l'origine même de ce concept, élaboré dans un contexte spécifique et porteur d'un objectif critique clairement défini. En l'introduisant, dans un article qui explore la dynamique intersectionnelle à travers des cas juridiques, Kimberlé Crenshaw (1989) cherchait à démontrer que les discriminations subies par les femmes noires ne pouvaient être appréhendées

uniquement sous l'angle du genre ou de l'ethnicité, mais qu'elles résultaient d'une imbrication singulière de ces deux systèmes d'oppression :

Because the intersectional experience is greater than the sum of racism and sexism, any analysis that does not take intersectionality into account cannot sufficiently address the particular manner in which Black women are subordinated. (p. 141)

L'intérêt précoce de la traductologie féministe pour l'intersectionnalité peut également s'expliquer par un autre facteur : elle ne se limite pas à une réflexion purement théorique, mais s'inscrit également dans une pratique de traduction engagée, qui reflète et défend des valeurs féministes. Sur le plan conceptuel, elle interroge les rapports de pouvoir inhérents au processus de traduction, notamment en ce qui concerne le traitement des marqueurs de genre et la reproduction de normes patriarcales. D'un point de vue pratique, elle promeut des stratégies visant à rendre visibles les identités de genre et les voix marginalisées, souvent éclipsées dans les textes sources. Parmi ces stratégies figure le *hijacking* (ou « détournement »), qui repose sur une approche volontairement interventionniste, où les traducteurs et traductrices réinterprètent, voire transforment le texte source afin de l'aligner sur des idéaux féministes. Cette démarche peut ainsi conduire à dépasser les intentions de l'auteur pour insérer des perspectives critiques ou amplifier la dénonciation des structures patriarcales. La traductologie féministe se présente donc aussi comme une approche militante, visant à faire de la traduction un acte de résistance contre les structures de domination, y compris contre la conception traditionnelle du rôle ancillaire du traducteur, historiquement perçu comme subordonné à l'auteur. Or, comme l'expliquent les sociologues Patricia Hill Collins et Sirma Bilge (2016, pp. 31–62), l'intersectionnalité n'est pas seulement un outil analytique permettant d'étudier les formes imbriquées de marginalisation, elle constitue également un cadre de pratiques contestataires, destiné à lutter activement contre les inégalités sociales. Ainsi, la traductologie féministe et l'intersectionnalité poursuivent une double vocation : elles relèvent à la fois d'une grille d'analyse théorique et d'un engagement en faveur de la transformation des rapports de pouvoir. Cependant, si les traductologues féministes traditionnels partagent certaines idées et pratiques avec l'approche intersectionnelle, celle-ci ne constitue pas le fondement central de leur perspective (Flotow, 2009).

Dans le prolongement de ces études de traduction de tradition féministe qui se concentraient surtout sur le genre dans un cadre majoritairement occidental, l'approche traductologique féministe transnationale (Castro & Ergun, 2017; Ergun, 2020) vise à élargir sa portée en intégrant les dynamiques de pouvoir globales et les diversités culturelles. Considérant que les approches féministes antérieures avaient tendance à universaliser l'expérience des femmes à partir d'un prisme occidental, le féminisme transnational insiste sur la nécessité de penser les femmes dans leurs contextes spécifiques plutôt que comme une catégorie homogène. C'est précisément dans cette optique que l'intersectionnalité s'impose comme un concept central : l'approche transnationale ne se réduit pas à un simple dépassement des frontières nationales, elle invite à une réflexion plus large sur les dynamiques de pouvoir et les interconnexions globales. Elle se veut avant tout un cadre conceptuel critique, qui, à la différence des travaux traductologiques antérieurs traitant de manière cloisonnée la question de l'ethnicité, du (post) colonialisme, du genre ou des sexualités en traduction, propose un paradigme global où ces différentes dimensions sont pensées conjointement au sein d'une même grille d'analyse.

Dans ce contexte, la traduction est envisagée comme un vecteur essentiel du féminisme transnational. Comme le formulent Ergun et Castro, « The future of feminisms is in the transnational and the transnational is made through translation » (2017, p. 1). Autrement dit, la traduction constitue un outil privilégié pour mettre en relation les luttes et les savoirs féministes

au-delà des frontières, en facilitant la circulation des idées et en tissant des solidarités entre des femmes de différentes langues et cultures. La traductologie joue un rôle central dans le démasquage des dynamiques de pouvoir qui sous-tendent les transferts culturels. L'enjeu est de mettre en lumière les conditions dans lesquelles les traductions participent à la diffusion des idées féministes à l'échelle mondiale : comment certains discours de résistance circulent-ils librement tandis que d'autres restent entravés par des barrières linguistiques, éditoriales ou institutionnelles ? Si la traduction possède un pouvoir de connexion, capable de favoriser l'émancipation, elle a également servi – et sert encore – des logiques oppressives, qu'il s'agisse du colonialisme, du patriarcat ou des mécanismes se rapportant à la mondialisation néolibérale. Face à cet état de fait, la traductologie féministe transnationale insiste sur la nécessité de promouvoir des traductions féministes engagées, qui favorisent une pluralité des flux traductifs. Il ne s'agit plus seulement d'encourager des échanges Nord-Nord, mais surtout de multiplier les circulations Sud-Sud et Sud-Nord (Castro & Spoturno, 2020, p. 17) afin de décentrer la production des savoirs et de rendre les échanges intellectuels plus horizontaux et équitables.

On constate qu'une caractéristique centrale de la traductologie féministe transnationale est son attention aiguë aux dynamiques de pouvoir globales liées à la traduction. Là où la traductologie féministe traditionnelle s'intéressait surtout au poids des normes patriarcales dans le langage, l'approche transnationale intègre également les rapports de force entre cultures et langues. En effet, dans un monde globalisé, les échanges traductifs sont traversés par des hiérarchies linguistiques (certaines langues dominant la production et la diffusion des savoirs) et par des asymétries géopolitiques (certaines cultures exportent massivement leurs contenus vers d'autres, plutôt que l'inverse). Or,

[i]f globalization is an intense, yet unequal, process of cross-border trafficking that happens in and through translation, then translation provides us with a unique opportunity to disrupt the unjust operations of global contact and exchange and engage in anti-hegemonic relational practices. (Ergun, 2020, p. 115)

Un premier enjeu fondamental réside dans la remise en question de l'hégémonie de l'anglais et, plus largement, des langues marquées par un passé colonial (espagnol, français, néerlandais, anglais, portugais) (Castro & Spoturno, 2020, p. 30). Castro et Spoturno soulignent ainsi que « en la actualidad, la hegemonía del inglés en la producción y difusión del conocimiento científico con un alto grado de impacto en todas las áreas es un hecho irrefutable a escala global » (p. 28). Or, cette suprématie pose problème, car elle tend à invisibiliser les savoirs produits dans des langues qu'elles qualifient de « moins traduites » ou « qui ne sont pas (aussi) hégémoniques » (p. 30). Un deuxième aspect crucial concerne les rapports de pouvoir à l'œuvre dans tout acte de traduction transnationale : les échanges interculturels par le biais de la traduction sont inévitablement marqués par des structures de domination héritées de l'histoire – colonisation, impérialisme culturel – et, en l'absence d'une vigilance critique, ils risquent de perpétuer, voire d'accentuer, certaines inégalités. C'est particulièrement le cas lorsqu'une œuvre féministe issue d'un pays du Sud est traduite par une traductrice du Nord à destination d'un lectorat occidental : le déséquilibre entre ces contextes peut entraîner une récupération ou une distorsion du message original. Consciente de cet écueil, la traductologie féministe transnationale insiste sur la nécessité pour la traductrice d'explicitier sa démarche, d'assumer sa responsabilité éthique et de rendre visibles, dans le métatexte ou le paratexte, les choix opérés au cours de la traduction. Cette transparence permet non seulement d'ancrer l'œuvre traduite dans son contexte, mais aussi d'inverser le rapport de force en transformant la traduction en un véritable dialogue, plutôt qu'en un acte d'appropriation unilatérale (Ergun, 2020).

La traductologie féministe transnationale intègre donc pleinement les dynamiques de pouvoir à l'échelle globale dans le champ de la traduction. À ce titre, elle peut inspirer la sociologie de la traduction, qui, elle aussi, appréhende le processus traductif à travers le prisme des rapports de force et des circulations culturelles.

3. Intersectionnalité et sociologie de la traduction

On rappellera que la sociologie de la traduction est un sous-domaine de la traductologie qui examine les dynamiques sociales, culturelles et institutionnelles entourant le processus de traduction. Plutôt que de se limiter aux dimensions strictement linguistiques ou textuelles, elle analyse les contextes, les acteurs et les structures de pouvoir qui façonnent la production, la circulation et la réception des traductions. Cette approche met en évidence la manière dont les normes sociales, politiques et économiques influencent les choix traductologiques, y compris la décision même de traduire un texte ou non.

Inspirée par les travaux de Pierre Bourdieu, la sociologie de la traduction mobilise des concepts tels que le *champ*, l'*habitus* et le *capital* (symbolique, culturel et économique) pour comprendre le rôle des acteurs impliqués dans le processus traductif. Le champ de la traduction, entendu comme un espace social structuré par des relations de pouvoir et des luttes symboliques, est constitué d'un ensemble d'agents aux intérêts divers : traducteurs, éditeurs, critiques littéraires, chercheurs, institutions de financement, et même instances politiques (Sapiro, 2007). Ces acteurs influencent non seulement la sélection des œuvres à traduire, mais également la manière dont elles sont interprétées et diffusées dans de nouveaux contextes culturels.

Gideon Toury (1995), à l'origine du concept de « normes de traduction », a également contribué à cette perspective en soulignant que la traduction est toujours régie par un ensemble de conventions implicites et explicites (Sapiro, 2008), qui varient en fonction des époques, des aires culturelles et des réseaux institutionnels qui soutiennent la circulation des textes. La sociologie de la traduction s'intéresse ainsi à l'étude de ces normes et à leur évolution, en identifiant notamment les influences du marché éditorial (Sapiro, 2003), des politiques culturelles et des réseaux de pouvoir qui structurent la réception des œuvres traduites, et contribue à une compréhension élargie du phénomène traductif en l'inscrivant dans les logiques de pouvoir et de circulation culturelle (Heilbron, 2000). Elle offre un cadre d'analyse essentiel pour étudier la manière dont les traductions participent à la construction des identités, des représentations et des imaginaires collectifs et permet de mieux saisir les mécanismes sociaux qui régissent l'accès aux textes et leur diffusion dans l'espace mondialisé.

À l'échelle transnationale, la sociologie de la traduction montre que ces échanges s'inscrivent dans une structure souvent décrite par un modèle centre-périphérie (Heilbron, 2020) fondé sur l'observation des flux de traductions. La classification proposée par Johan Heilbron (Heilbron, 1999; Heilbron & Sapiro, 2002) envisage un système à quatre niveaux (langue hypercentrale, langues centrales, langues semi-périphériques, langues périphériques), la centralité étant mesurée de manière descriptive par la part des traductions produites à partir d'une langue et, plus largement, par sa fonction de relais dans l'économie internationale de la traduction. Dans une perspective voisine, Pascale Casanova (1999, 2002) critique l'idée d'un transfert entre langues supposées égales et affirme que la traduction doit être comprise comme un échange inégal au sein d'un univers littéraire international fortement hiérarchisé. La circulation littéraire se configure alors comme une relation changeante entre langues dominantes et langues dominées, définies par le capital linguistico-littéraire qui leur est socialement attribué. Ces rapports de pouvoir entre différentes langues et littératures constituent un arrière-plan essentiel à l'analyse sociologique des décisions de traduction, des trajectoires de consécration et des mécanismes de visibilité ou d'invisibilisation des œuvres dans l'espace mondialisé.

Écrites dans une langue centrale de grande diffusion — le français — mais ne bénéficiant pas toutes des mêmes ressources matérielles et symboliques sur le plan littéraire, les différentes littératures francophones constituent un terrain d'analyse privilégié pour la sociologie de la traduction. De nombreuses études consacrées à leur traduction vers d'autres espaces linguistiques et culturels convergent sur ce point : les flux de traduction ne sont pas neutres, mais dépendent des rapports de force entre centre et périphérie (Cedergren & Lindberg, 2023; Lievois & Bladh, 2016; Verstraete-Hansen & Lievois, 2022) ainsi que de dispositifs de consécration inégaux (Batchelor & Bisdorff, 2013; Cedergren & Modreanu, 2016; Steemers, 2017), selon que l'on considère la France métropolitaine, le Québec (Córdoba Serrano, 2013; Hayward, 2002; Jolicoeur, 2011; Sierra Córdoba Serrano, 2007; Steiciuc, 2011), la Belgique francophone (Cedergren, 2020; Gravet & Lievois, 2020; Šotolová, 2020; Verstraete-Hansen, 2020), l'Afrique subsaharienne (Batchelor, 2009; Bush, 2013; Cedergren & Lindberg, 2016; Lievois & Cedergren, 2024; Steemers, 2017) ou encore le Maghreb (Nouredine, 2015; Pickford, 2016).

Dans la plupart de ces études, les analyses s'intéressent effectivement à la question du genre et consacrent quelques réflexions à la place des autrices des corpus analysés. Elles se situent bien souvent dans un cadre théorique spécifique, dont entre autres les études postcoloniales, les théories de transfert, les approches de réception, le polysystème littéraire et la sociologie du champ. Elles ont toutefois tendance à envisager les différentes littératures francophones comme des entités relativement homogènes. Cette approche permet effectivement de dégager des caractéristiques générales, mais elle efface en même temps les différences internes à l'intérieur de ces ensembles. Il n'y a pas une seule réalité des différentes littératures francophones, mais plusieurs configurations internes. Un auteur francophone congolais édité à Paris et une autrice belge publiée à Bruxelles ne sont sans doute pas égaux en termes de chances de circulation internationale. Or, la sociologie de la traduction ne prend peut-être pas assez en compte combien chaque catégorie théorique est profondément hétérogène. L'enjeu n'est pas seulement de constater qu'il y a des différences entre les littératures francophones particulières, entre les auteurs et les autrices, entre celles et ceux qui sont édités à Paris, à Casablanca ou à Kinshasa, mais de s'intéresser aux positions spécifiques et donc d'analyser comment les rapports de pouvoir se combinent pour produire des possibilités de circulation internationale différentes. Ainsi, dans le cas des littératures francophones, une approche strictement sociotraductologique permettrait de constater la marginalisation de certaines aires géographiques, sans nécessairement rendre compte du fait que cette marginalisation est différenciée selon que les auteurs sont des hommes ou des femmes, publiés en Europe ou en Afrique, insérés ou non dans des réseaux éditoriaux dominants. Les sociotraductologues mettent principalement l'accent sur les hiérarchies entre langues, les logiques de marché ou les mécanismes de consécration, sans toujours envisager la manière dont différentes formes de domination se combinent et se renforcent mutuellement.

On pourrait soutenir que la sociologie de la traduction s'accompagne d'une certaine sensibilité analytique proche de l'intersectionnalité. Elle adopte en effet souvent une posture anti-essentialiste à l'égard des identités culturelles, en insistant sur leur caractère hybride, et considère la traduction non seulement comme un espace de transmission linguistique et culturelle, mais aussi comme un lieu où se reproduisent ou se contestent des rapports de pouvoir. Toutefois, dans les analyses proposées, les catégories sociales associées à cette hybridité ne sont pas toujours interrogées comme le produit de dynamiques de domination croisées. Si les sociotraductologues insistent effectivement sur la multiplicité et l'interaction des axes d'analyse et mobilisent indéniablement plusieurs dimensions, ils les traitent majoritairement de façon parallèle ou séquentielle. Il s'agit donc plutôt d'une approche

descriptive à plusieurs variables que d'une analyse de la manière dont les différentes formes de domination se combinent et se renforcent mutuellement.

L'étude de la littérature francophone en traduction ne peut se limiter à une analyse des flux ou des agents, mais doit également interroger la manière dont langue, genre, ethnicité, préférence sexuelle, religion et lieu de publication interagissent pour configurer des formes spécifiques — et souvent invisibilisées — de marginalisation. C'est précisément sur ce point que l'approche intersectionnelle permet d'aller plus loin dans l'analyse et d'apporter une contribution décisive. Elle vise en effet à dépasser des cadres d'analyse unidimensionnels, qui tendent à invisibiliser les expériences situées au croisement de plusieurs formes de domination. Elle ne souligne pas seulement la diversité des groupes, mais met en évidence que celle-ci est structurée par des rapports de pouvoir étroitement imbriqués.

Si l'approche intersectionnelle apparaît de prime abord comme intéressante pour les sociotraductologues, l'articulation des deux perspectives soulève de nombreuses interrogations méthodologiques. Pour dégager de façon générale l'interconnexion de toutes les formes de marginalisations, Mari Matsuda propose de poser la « question complémentaire » :

The way I try to understand the interconnection of all forms of subordination is through a method I call “ask the other question”. When I see something that looks racist, I ask, “Where is the patriarchy in this?” When I see something that looks sexist, I ask, “Where is the heterosexism in this?” When I see something that looks homophobic, I ask, “Where are the class interests in this?” Working in coalition forces us to look for both the obvious and non-obvious relationships of domination, helping us to realize that no form of subordination ever stands alone. (Matsuda, 1991, p. 1189)

Si l'on refuse toute hiérarchie préalable entre les rapports de pouvoir, il reste cependant à déterminer dans quel sens déplacer le questionnement en fonction des disciplines de recherche et des contextes culturels étudiés. Matsuda (1991) met en relation le racisme, le sexisme et l'homophobie, mais de nombreuses études intersectionnelles ont critiqué cette approche, jugée trop réductrice et ont, pour cette raison, élargi leur champ d'analyse en intégrant d'autres axes de réflexion, tels que la nationalité, la religion, l'âge ou encore la diversité fonctionnelle. Toutefois, c'est bien la triade ethnicité, classe et genre qui s'est imposée comme cadre d'analyse privilégié¹.

D'un point de vue méthodologique, tant l'approche intersectionnelle que la sociotraductologie se heurtent à une tension fondamentale entre l'individuel et le systémique. La mise en œuvre empirique de l'intersectionnalité soulève ainsi un dilemme : faut-il privilégier l'analyse des trajectoires individuelles ou celle des structures sociales, le « système ou la spécificité » (Schoentjes, 2022, pp. 369–372) ? Deux grandes conceptions de l'intersectionnalité émergent de cette tension. La première met l'accent sur la reconnaissance des droits et de l'autonomie de sous-groupes particulièrement vulnérables, qu'il s'agisse des personnes les plus marginalisées au sein de groupes déjà discriminés ou de celles situées à l'intersection de multiples formes d'exclusion. La seconde approche s'intéresse avant tout aux institutions sociales – santé, éducation, emploi, logement, participation politique, etc. – et aux dynamiques d'inclusion et d'exclusion qui façonnent l'accès des individus à ces ressources. Toute la puissance et l'originalité de l'intersectionnalité résident précisément dans sa capacité à concilier ces deux perspectives.

¹ Dans cette perspective Gudrun-Axeli Knapp (2005) interroge la manière dont ce triptyque, largement popularisé par la recherche féministe américaine, a voyagé et été réinterprété en Europe, en particulier en Allemagne. Elle examine en profondeur la manière dont les notions de classe et de race y sont étudiées et souligne les écarts méthodologiques et conceptuels entre les traditions scientifiques allemandes et les approches états-uniennes.

Identifier les inégalités spécifiques tout en œuvrant à une transformation structurelle permet de garantir les droits fondamentaux de toutes et tous, en veillant particulièrement aux personnes les plus marginalisées (Schoentjes, 2022, pp. 369–372). De manière analogue, si la sociologie de la traduction s'attache à analyser les dynamiques de circulation transnationale, elle ne perd pas de vue que « [i]nternational cultural exchanges are organized by means of institutions and individual agents, each arising from different political, economic and cultural dynamics. » (Heilbron & Sapiro, 2007, p. 99). L'enjeu central est alors de conceptualiser le rôle des différents acteurs de la traduction : dans quelle mesure leurs actions répondent-elles aux logiques du « système » ou du « champ » (au sens bourdieusien) dans lequel ils évoluent, et dans quelle mesure sont-elles plutôt guidées par des motivations personnelles, parfois aléatoires et arbitraires ? Se pose également la question de savoir si ces pratiques individuelles participent elles-mêmes à la transformation des structures qui les encadrent.

Si la force d'une sociologie de la traduction fondée sur l'intersectionnalité réside précisément dans sa capacité à allier analyse fine et approche systémique, une question essentielle demeure : comment articuler concrètement ces deux dimensions ? Avant de pouvoir proposer des réponses quantitatives et qualitatives pertinentes, voire de formuler des conclusions empiriquement fondées concernant les marginalisations des voix littéraires en traduction, il est essentiel de déterminer quelles données sont nécessaires. Quelle serait l'unité d'analyse la plus pertinente pour appréhender ces dynamiques ? Quelle doit être l'ampleur du cadre d'étude pour saisir ces phénomènes dans toute leur complexité ? Et surtout, comment associer les données quantitatives aux analyses qualitatives afin de rendre compte à la fois des tendances globales et des singularités de chaque trajectoire ?

Rappelons enfin que toute traduction s'inscrit dans une double dimension : celle du texte source et celle du texte cible. Cette réalité complexifie nécessairement l'analyse des dynamiques de marginalisation croisées. Pour dresser un tableau complet de la circulation littéraire, il ne suffit pas d'examiner la sélection des œuvres à traduire ; il faut également prendre en compte les différents acteurs et agents impliqués dans la diffusion des traductions. Si certains d'entre eux sont des figures attendues dans les études sociotraductologiques – traducteurs, maisons d'édition, directeurs de collection, agents et critiques littéraires –, d'autres, en revanche, restent moins immédiatement visibles. Toutefois, dans le cadre de cette étude, il ne sera pas possible d'explorer l'ensemble de ces dimensions. L'accent sera donc mis principalement sur les mécanismes de sélection des œuvres traduites.

4. Quelles formes de domination ?

4.1. La langue source

Avant tout, il convient de souligner à quel point l'observation de Castro et Spoturno (2020, p. 28) sur l'hégémonie de l'anglais, ainsi que celle de quelques autres langues influentes, dans le cadre de la traduction féministe se vérifie pleinement d'un point de vue sociotraductologique. Les données recueillies par Barré (2010), qui portent sur l'ensemble des traductions réalisées entre 1979 et 2002, indiquent par ailleurs que cette domination ne cesse de s'intensifier. En effet, alors qu'en 1979, 43 % des traductions effectuées dans le monde provenaient de l'anglais, cette proportion est passée à 46 % en 1989, 59 % en 1992, puis 62 % en 2002. Si l'on prolonge cette tendance jusqu'en 2025, l'anglais représenterait désormais environ 80 % de l'ensemble des traductions. Les données de l'*Index Translationum* relatives aux seules traductions littéraires sur la même période (1979-2025) confirment la prédominance d'un petit nombre de langues sources : l'anglais y occupe 57 %, et entre 2003 et 2025, cette part s'élève à 61 % (*Index Translationum*, consulté et calculé le 7 mars 2025). Barré (2010) indique également que, jusqu'à la fin des années 1980, quatre langues représentaient chacune environ

10 % ou plus des langues sources. Toutefois, à partir de 1989 – année marquée, notamment, par la chute du mur de Berlin – ce nombre est tombé à trois : le russe a disparu du cercle très restreint des langues sources dominantes. Pour ce qui est des traductions littéraires (*Index Translationum*, consulté et calculé le 7 mars 2025) entre 1979 et 2002, les textes écrits en français comptaient pour 10 %, l'allemand pour 7 % et le russe pour 4 % et sur la période 2003-2025, le français a progressé pour atteindre 14 %, tandis que l'allemand a légèrement reculé à 6 %. Quant à l'espagnol, il se situe à un peu moins de 3 %. Pour comparaison, l'afrikaans vient à la 69^{ème} place des langues sources et le swahili à la 121^{ème} place (*Index Translationum*, consulté et calculé le 7 mars 2025). Ainsi, au cours des vingt dernières années, quatre langues sources – l'anglais, le français, l'allemand et l'espagnol – concentrent à elles seules près de 85 % de l'ensemble des traductions littéraires. Face à un tel constat, il apparaît clairement que la langue constitue le premier critère de domination dans les échanges culturels que sont les traductions, et que cette domination est écrasante.

La littérature de langue française constitue un point d'observation privilégié pour la sociologie de la traduction. Deuxième langue la plus traduite au monde, le français illustre parfaitement que la langue en elle-même ne saurait être le seul critère déterminant dans les échanges littéraires. Si l'on observe indéniablement une large diffusion des œuvres littéraires rédigées en français à travers de multiples langues, toutes les littératures francophones ne bénéficient cependant pas du même degré de traduction (Cedergren, 2020; Verstraete-Hansen, 2020; Verstraete-Hansen & Lievois, 2022).

4.2. L'ethnicité

Le recensement, dans le catalogue de la Bibliothèque nationale des Pays-Bas, de l'ensemble des romans et récits rédigés en français et traduits en néerlandais entre 2000 et 2020 aboutit à 1217 publications produites par 436 auteurs. Afin d'évaluer le poids relatif des différentes littératures francophones, nous classons ci-dessous les grandes régions francophones en fonction de leur nombre de traductions en néerlandais :

Région	N	%
Afrique francophone – Maghreb	57	4,67 %
Afrique francophone – Subsaharienne	17	1,44 %
Europe francophone – Belgique	141	11,58 %
Europe francophone – France	961	78,82 %
Europe francophone – Suisse	27	2,24 %
Océan Indien francophone	8	0,72 %
Antilles francophones	6	0,54 %

Tableau 1. Traductions néerlandaises de romans et récits francophones par région d'origine (2000-2020)

Un premier constat s'impose : la France métropolitaine occupe une position largement dominante, représentant près de quatre cinquièmes de l'ensemble des traductions. En regroupant les trois régions européennes — la Belgique, la France et la Suisse — ce chiffre dépasse les 92 %. L'Afrique, même si elle regroupait en 2022 près de la moitié des francophones mondiaux selon l'Organisation internationale de la Francophonie (Francophonie, 2022), demeure largement en marge de cette dynamique. Les textes rédigés en français en provenance de l'Afrique subsaharienne ne représentent même pas 1,5 % des ouvrages traduits en néerlandais, tandis que le Maghreb atteint, pour sa part, 4,67 %. Ce constat n'a, en soi, rien

de surprenant (Lievois & Cedergren, 2024) : des études portant sur d'autres langues cibles sont parvenues à des conclusions similaires (Cedergren & Lindberg, 2023). Il existe indéniablement un profond déséquilibre dans la visibilité accordée aux différentes littératures d'expression française et, dans une perspective intersectionnelle, cet eurocentrisme peut être interprété comme une manifestation sous-jacente de rapports de domination racialisés.

Concentrons-nous à présent sur la littérature francophone de l'Afrique subsaharienne. En recensant l'ensemble des romans francophones subsahariens traduits en néerlandais jusqu'en 2020, nous avons constitué un corpus de 62 traductions issues de 60 œuvres originales² écrites par une trentaine d'auteurs différents. Ces traductions, publiées entre 1956 et 2020, ont été réalisées par 45 traducteurs et traductrices, parfois en collaboration, et éditées par une vingtaine de maisons d'édition. L'évolution de ces publications par décennies révèle des tendances marquantes :

Période	N	%
1956-1969	4	6 %
1970-1979	4	6 %
1980-1989	26	42 %
1990-1999	11	18 %
2000-2009	9	15 %
2010-2020	8	13 %

Tableau 2. Évolution des traductions néerlandaises de romans francophones subsahariens

Avant 1980, seuls 12 % du corpus avaient été traduits. C'est entre cette date et l'an 2000 que l'intérêt pour la littérature africaine francophone a atteint son apogée en néerlandais, avec 60 % des traductions réalisées durant cette période. En revanche, au cours des vingt dernières années, cet engouement s'est nettement atténué, les traductions ne représentant plus que 28 % du corpus.

En ce qui concerne le lieu de naissance des auteurs dont les œuvres ont été traduites, trois pays se démarquent nettement : le Sénégal (18 textes), la République du Congo (13) et le Cameroun (12), qui à eux seuls représentent près de 70 % des textes traduits. Les autres pays sont plus modestement représentés : le Mali (5 textes), la République démocratique du Congo (4), la Côte d'Ivoire (3), la Guinée (3), la République centrafricaine (1), le Gabon (1), le Rwanda (1) et le Togo (1). Ainsi, sur les 21 pays francophones d'Afrique subsaharienne – c'est-à-dire les États où le français est soit langue officielle, soit largement employé dans l'administration et l'espace public – seuls 11 sont représentés dans la circulation littéraire en néerlandais.

4.3. Le genre des auteurs

Dans le cadre de notre réflexion sur les marginalisations croisées, examinons plus attentivement la place des autrices au sein de ce corpus. Globalement, on dénombre 13 écrivaines pour 49 écrivains, soit une répartition d'environ 21 % contre 79 %. L'évolution chronologique de cette dynamique révèle toutefois une légère prédominance des écrivaines entre 2000 et 2009. Depuis 2010, en revanche, leur présence s'est à nouveau nettement réduite. Ce recul apparaît d'autant plus marqué qu'il succède à une période ayant offert une visibilité accrue aux femmes noires dans le champ littéraire. Il peut ainsi être interprété comme une certaine résurgence de

² Notre corpus exclut les rééditions et ne retient que les nouvelles traductions. Il comprend néanmoins trois retraductions (Oyono, 1960, 1982; Sembène, 1962, 1969, 1981, 1989), une traduction réunissant deux œuvres initialement publiées séparément (Zotoumbat & Biniakounou, 1980), ainsi que, à l'inverse, des traductions distinctes de deux nouvelles qui avaient d'abord été éditées conjointement (Sembène, 1991, 1992).

la *misogynoir*, entendue comme l'articulation du sexisme et du racisme anti-noir dans l'accès aux espaces de production et de diffusion littéraires.

Période	Autrices	Auteurs	Part des autrices
1956-1969	0	4	0 %
1970-1979	0	4	0 %
1980-1989	3	23	12 %
1990-1999	3	8	27 %
2000-2009	5	4	56 %
2010-2020	2	6	25 %

Tableau 3. Évolution de la présence des écrivaines et écrivains francophones subsahariens traduits en néerlandais

L'absence totale d'écrivaines avant 1980 n'a rien de surprenant. Si *Rencontres essentielles* de Thérèse Kuoh-Moukouri, publié en 1969, est généralement considéré comme le premier roman écrit par une femme en Afrique francophone, il demeure nettement moins connu qu'*Une si longue lettre* de Mariama Bâ (1979). Ce texte, largement traduit au cours des années 1980 (Bâ, 1980, 1981a, 1981b, 1981c, 1983), a joué un rôle déterminant en ouvrant la voie à la diffusion internationale de la littérature féminine africaine. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1980 qu'un nombre croissant d'autrices africaines ont été traduites en néerlandais, parmi lesquelles Werewere-Liking, Ken Bugul, Calixthe Beyala, puis plus tard Fatou Diome, Leonora Miano et Hemley Boum.

4.4. Le lieu de publication

Comme nous l'avons déjà souligné, l'ethnicité et le genre figurent parmi les catégories les plus couramment prises en compte dans les études intersectionnelles. Toutefois, d'autres formes d'oppression sont également examinées, notamment la différence d'expériences entre les personnes noires vivant dans des pays industrialisés et celles résidant dans des pays à faible revenu. Cette distinction est fondamentale, car les mécanismes d'oppression ne s'expriment pas de manière uniforme : ils varient en fonction du contexte socio-économique et géopolitique. Ainsi, si les personnes noires dans les pays industrialisés sont confrontées à des discriminations systémiques en matière d'emploi, de logement et de santé, elles bénéficient néanmoins de meilleures infrastructures et d'un accès plus large aux droits fondamentaux tels que l'éducation, les soins médicaux et la mobilité sociale (McKinzie & Richards, 2019; Williams-Butler et al., 2025).

Cette observation revêt une importance particulière pour la circulation littéraire : les lieux de publication et les maisons d'édition des textes sources constituent en effet l'un des critères déterminants dans le cadre de notre étude. Parmi les 62 traductions répertoriées, 56 romans sont publiés en France, principalement à Paris (54) et à Arles (2), représentant ainsi 90 % du corpus. En revanche, seuls six textes ont vu le jour en Afrique, exclusivement chez Clé (Yaoundé) ou les Nouvelles Éditions Africaines, souvent en coédition entre plusieurs villes africaines telles que Dakar, Abidjan, Yaoundé ou Lomé. En France, les maisons d'édition qui se distinguent sont avant tout Le Seuil (13 romans) et Présence Africaine (12 romans). Un point crucial mérite d'être souligné : à partir de 1990, à l'exception de *La mémoire amputée* de Werewere Liking (2009) – une autrice dont le cas demeure singulier dans notre corpus (Lievois, 2016) –, tous les romans traduits sont publiés en France. Alors que, durant les trente premières années de la période étudiée, les maisons d'édition néerlandaises³ traduisaient encore des œuvres

³ Dans le corpus étudié, les maisons d'édition belges sont largement minoritaires.

initialement publiées en Afrique, les trois dernières décennies se caractérisent au contraire par une concentration exclusive sur des romans édités en France. Ce constat, qui vaut d'ailleurs autant pour les auteurs que pour les autrices, met en lumière un élément essentiel : aujourd'hui encore, pour accéder à une diffusion internationale, la littérature francophone africaine doit inévitablement transiter par Paris, qui demeure un centre de consécration incontournable.

Si l'importance de la capitale française en tant que pôle littéraire de la Francophonie a déjà fait l'objet d'études influentes (en particulier Casanova, 1999) et continue d'être régulièrement soulignée, elle demeure incontestable, voire plus marquée que jamais. Dans une perspective intersectionnelle, une telle analyse gagnerait à être enrichie par une comparaison avec d'autres grandes villes francophones, telles que Montréal, Bruxelles, Dakar et Alger. Il conviendrait alors d'examiner comment l'ethnicité, la classe, le genre, l'héritage colonial et, surtout, le capital culturel ont façonné le rôle exceptionnel de Paris en tant que lieu de consécration littéraire.

5. Croisement des marginalisations dans la circulation littéraire

Après avoir examiné chaque facteur de manière isolée, il est temps d'observer comment s'imbriquent les différentes formes de marginalisation. Notre analyse montre d'abord que la langue d'écriture constitue un critère central de domination dans la circulation littéraire internationale. Un auteur africain écrivant en français a ainsi bien davantage de chances d'être traduit qu'un auteur écrivant, par exemple, en afrikaans ou en swahili. Toutefois, au sein de l'espace francophone, toutes les œuvres ne bénéficient pas de la même visibilité. Alors que le français demeure la deuxième langue la plus traduite au monde, les romans francophones traduits en néerlandais (2000-2020) proviennent à plus de 92 % de Belgique, de France et de Suisse, bien que ces pays ne regroupent qu'environ 26 % des francophones. À l'inverse, l'Afrique, qui rassemble près de la moitié des locuteurs francophones, ne représente qu'un peu plus de 6 % des traductions, dont seulement 1,5 % pour l'Afrique subsaharienne. Cette marginalisation apparaît plus nettement encore lorsque l'on considère uniquement la littérature francophone subsaharienne traduite en néerlandais (1956-2020) : 90 % des romans concernés sont publiés en France, principalement à Paris. Enfin, cette inégalité se double de celle qui concerne le genre, puisque les écrivaines ne représentent que 21 % des traductions ; de plus, la progression observée entre 2000 et 2009, période durant laquelle la part des autrices avait atteint 56 %, s'est inversée depuis 2010, leur présence retombant à 25 %.

Le pic de traductions observé dans les années 1980 concerne essentiellement des auteurs masculins, tandis que la période la plus favorable aux autrices correspond aux années 2000, marquées par un volume global de traductions plus faible. En d'autres termes, l'ouverture relative aux écrivaines intervient précisément au moment où l'intérêt pour la littérature francophone africaine commence à décliner. Si la littérature africaine subsaharienne demeure d'ailleurs très peu traduite en comparaison avec les autres littératures d'expression française, aujourd'hui, pour qu'un auteur africain accède au marché néerlandophone, il semble presque indispensable d'avoir été publié en France. On observe ainsi une marginalisation progressive de l'édition africaine, accompagnée d'une forte concentration géographique des lieux de publication des œuvres originales. L'augmentation de la présence des autrices coïncide donc avec un recentrage croissant du système éditorial autour de la France, et plus particulièrement de Paris. Le système apparaît ainsi plus inclusif sur le plan du genre, tout en devenant plus sélectif sur le plan géographique. De plus, depuis 2010, l'ensemble de ces dynamiques a entraîné un appauvrissement sensible de la diversité des œuvres traduites, tant du point de vue du genre que du lieu d'édition.

Une sociologie de la traduction nourrie par une approche intersectionnelle ne saurait cependant se limiter à mettre en lumière les groupes et communautés les plus marginalisés,

ni à se livrer à ce que Hancock qualifie de « *oppression Olympics* » (2007, p. 6) — une forme de compétition où le statut de groupe le plus marginalisé serait perçu comme une victoire. Il est évident que tous les textes littéraires ne peuvent être traduits dans toutes les langues : une sélection s'opère nécessairement pour déterminer quels textes seront rendus accessibles dans chaque espace linguistique et littéraire. L'observation de la réduction de la diversité des œuvres africaines francophones traduites ces dernières décennies montre à quel point il est crucial de replacer l'étude des oppressions croisées dans leur contexte historique spécifique, ainsi que le recommandent notamment Hulko (2009) et McKinzie et Richards (2019).

Si l'on admet que la circulation internationale des œuvres passe inévitablement par une sélection, il faut reconnaître que celle-ci évolue au fil du temps. De nombreux exemples attestent de moments où des littératures nationales ou régionales ont soudainement acquis une visibilité internationale — souvent grâce à des traductions, des conjonctures géopolitiques particulières ou des figures littéraires influentes. On pense, par exemple, au « boom latino-américain » des années 1960 et 1970, à l'essor de la littérature japonaise dans les années 1980–1990, à la reconnaissance mondiale de la littérature israélienne entre 1980 et 2000, ou encore à la « nouvelle vague » du polar scandinave des années 2000–2010.

Or, dans un champ culturel et linguistique donné, le nombre de traductions ne peut croître indéfiniment⁴. L'augmentation de la visibilité d'un groupe d'auteurs donné implique donc une diminution de l'attention accordée à d'autres textes. La diversité perçue dépend aussi du volume global de traductions publiées : plus un corpus traduit est vaste — comme c'est le cas pour la littérature française ou, *a fortiori*, la littérature américaine — plus il est possible d'en offrir une représentation nuancée. Inversement, plus le nombre de textes traduits issus d'une aire géolinguistique donnée est restreint, plus la représentation qu'on peut en donner est uniforme. Cela dit, même l'analyse d'un corpus limité, tel que celui qui fonde notre étude, permet déjà de dégager certaines tendances significatives⁵.

Ainsi, s'il est pertinent d'analyser les traductions pour évaluer dans quelle mesure une société donne ou refuse la parole à certains groupes minorisés, une sociologie de la traduction à visée intersectionnelle ne devrait pas tant chercher à établir un palmarès des groupes marginalisés, qu'à interroger le croisement des principes de sélection à l'œuvre. Dévoiler les mécanismes de pouvoir suppose d'examiner non seulement les voix marginalisées, mais aussi les groupes bénéficiant de privilèges — comme le souligne Hulko (2009, pp. 47–48). En conséquence, toute analyse portant sur les traductions d'auteurs perçus comme marginalisés devrait s'inscrire dans un cadre analytique plus vaste, prenant en compte à la fois le champ source et le champ cible, définissant l'étendue de ce champ, et articulant les données quantitatives aux lectures qualitatives.

6. Conclusion

Une sociologie de la traduction qui intègre l'intersectionnalité ne peut être pensée indépendamment des acquis de la traductologie féministe, en particulier dans sa dimension transnationale. En articulant l'analyse des rapports de pouvoir à une pratique critique de la traduction, cette tradition a montré la voie pour une approche à la fois analytique et engagée. L'intérêt d'une perspective intersectionnelle pour la sociologie de la traduction réside précisément dans sa capacité à appréhender conjointement plusieurs formes de domination.

⁴ Pour ce qui est des traductions littéraires en néerlandais entre 1980 et 2009, Fransen constate que « the overall rise of translations in the 29-year period analyzed here is relatively small. » (2015, p. 32)

⁵ Pour une analyse de la visibilité de la communauté LGBTQIA+ dans les traductions néerlandaises des romans francophones marocains, on consultera Lievois (2024).

Là où la sociotraductologie analyse déjà les hiérarchies linguistiques, les processus de légitimation et les conditions de circulation des œuvres, l'intersectionnalité permet de mieux saisir la manière dont ces différentes logiques se croisent et se renforcent mutuellement.

L'étude des traductions néerlandaises des romans africains francophones publiées entre 1956 et 2020 met ainsi en évidence l'imbrication de plusieurs facteurs — langue, genre, ethnicité et lieu de publication — dans les mécanismes de visibilité littéraire. Elle révèle à la fois la faible présence de la littérature subsaharienne dans les traductions néerlandaises, la place marginale des autrices africaines et le rôle quasi incontournable de Paris comme espace de médiation vers le marché néerlandophone. L'analyse montre également que, si le système semble être devenu plus inclusif du point de vue du genre à partir des années 2000, il s'est parallèlement recentré autour du centre éditorial parisien. Depuis 2010, ces différentes dynamiques ont contribué à un appauvrissement sensible de la diversité des œuvres traduites.

Il apparaît dès lors qu'une sociologie de la traduction intersectionnelle permettrait d'analyser conjointement les différents rapports de pouvoir qui traversent la circulation internationale des œuvres. Une telle approche viserait moins à hiérarchiser les formes de marginalisation qu'à analyser la manière dont celles-ci se croisent, s'articulent et se recomposent selon des configurations mouvantes, à la fois historiques, contextuelles et systémiques. Elle pourrait ainsi constituer un outil particulièrement fécond pour mettre au jour les logiques d'invisibilisation à l'œuvre dans les échanges littéraires mondialisés, mais aussi les remettre en question.

7. Bibliographie

- Bâ, M. (1979). *Une si longue lettre*. Nouvelles éditions africaines.
- Bâ, M. (1980). *Ein so langer Brief* [Une si longue lettre] (I. Rathke, Trad.). Edition Bergh in der Europabuch-AG.
- Bâ, M. (1981a). *Brev fra Senegal* [Une si longue lettre] (I. Gjelsvik, Trad.). Cappelen.
- Bâ, M. (1981b). *Een lange brief* [Une si longue lettre] (S. Pos, Trad.). Zelen.
- Bâ, M. (1981c). *So long a letter* (M. Bodé-Thomas, Trad.). Heinemann.
- Bâ, M. (1983). *Edno tǎj dǎlgo pismo* [Une si longue lettre] (L. Ivanova, Trad.). Narodna kultura.
- Barré, G. (2010). La «mondialisation» de la culture et la question de la diversité culturelle: étude des flux mondiaux de traductions entre 1979 et 2002. *Redes – Revista hispana para el análisis de redes sociales*, 18(8), 183–217.
- Batchelor, K. (2009). *Decolonizing translation*. St. Jerome Publishing.
- Batchelor, K., & Bisdorff, C. (2013). *Intimate enemies. Translation in francophone contexts*. Liverpool University Press.
- Brown, H. (2019). Intersectionality. In M. Baker & G. Saldanha (Eds.), *Routledge encyclopedia of translation studies* (pp. 261–266). Routledge.
- Bush, R. (2013). Publishing francophone African literature in translation: Towards a relational account of postcolonial book history. In K. Batchelor & C. Bisdorff (Eds.), *Intimate enemies. Translation in francophone contexts* (pp. 49–68). Liverpool University Press.
- Casanova, P. (1999). *La République mondiale des lettres*. Seuil.
- Casanova, P. (2002). Consécration et accumulation de capital littéraire. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, 7–20.
- Castro, O., & Ergun, E. (Eds.). (2017). *Feminist translation studies*. Routledge.
- Castro, O., & Spoturno, M. L. (2020). Feminismos y traducción: apuntes conceptuales y metodológicos para una traductología feminista transnacional. *Mutatis Mutandis. Revista Latinoamericana de Traducción*, 13(1), 11–44. DOI <https://doi.org/10.27533/udea.mut.v13n1a02>
- Cedergren, M. (2020). La visibilité littéraire de la littérature belge francophone en Suède. Au sujet de quelques asymétries dans la circulation et médiation littéraire. *Parallèles*, 32(1), 52–67. DOI 10.17462/para.2020.01.03
- Cedergren, M., avec la collaboration de Lindberg, Y. (2023). *Le transfert des littératures francophones en(tre) périphérie. Pratiques de sélection, de médiation et de lecture*. Stockholm University Press.
- Cedergren, M., & Lindberg, Y. (2016). La nouvelle voie littéraire francophone ou la voix des minorités. In M. Vounda Etoa & D. Atangana Kouna (Eds.), *Les Francophonies: Connexions, déconnexions, interstices, marges et ruptures* (pp. 123–148). Presses Universitaires de Yaoundé.

- Cedergren, M., & Modreanu, S. (2016). Médiation n'est pas que traduction. Réflexions autour de la réception de la littérature de langue française en traduction dans la presse suédoise et roumaine. *Parallèles*, 28(1), 83–100. DOI 10.17462/para.2016.01.05
- Cho, S., Crenshaw, K. W., & McCall, L. (2013). Toward a field of intersectionality studies: Theory, applications, and praxis. *Signs: Journal of women in culture and society*, 38(4), 785–810. <https://doi.org/10.1086/669608>
- Collins, P. H., & Bilge, S. (2016). *Intersectionality*. Polity Press.
- Córdoba Serrano, M. S. (2013). *Le Québec traduit en Espagne. Analyse sociologique de l'exportation d'une culture périphérique*. Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Crenshaw, K. (1989). Demarginalizing the intersection of race and sex: A Black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics. *University of Chicago Legal Forum*, 1, Article 8, 139–167. <http://chicagounbound.uchicago.edu/uclf/vol1989/iss1/8>
- Ergun, E. (2020). Feminist translation ethics. In K. Koskinen & N. Pokorn (Eds.), *The Routledge handbook of translation and ethics* (pp. 114–130). Routledge.
- Ergun, E., & Castro, O. (2017). Introduction: Re-envisioning feminist translation studies. Feminisms in translation, translations in feminism. In O. Castro & E. Ergun (Eds.), *Feminist translation studies* (pp. 1–12). Routledge.
- Flotow, L. v. (2009). Contested gender in translation: Intersectionality and metamorphosis. *Palimpsestes. Revue de traduction*, 22, 245–256. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.211>
- Francophonie, O. i. d. l. (2022). *La Langue française dans le monde (2019-2022)*. Gallimard. <https://www.francophonie.org/la-langue-francaise-dans-le-monde-2022-disponible-en-integralite-en-ligne-2486>
- Fransen, T. (2015). *How books travel: Translation flows and practices of Dutch acquiring editors and New York literary scouts, 1980-2009*. Universiteit van Amsterdam.
- Gravet, C., & Lievois, K. (2020). La littérature francophone belge en traduction : méthodes, pratiques et histoire. *Parallèles*, 32(1), 1–27. DOI 10.17462/para.2020.01.01
- Hancock, A.-M. (2007). When multiplication doesn't equal quick addition: Examining intersectionality as a research paradigm. *Perspectives on politics*, 5(1), 63–79. doi:10.1017/S1537592707070065
- Hayward, A. (2002). La réception de la littérature québécoise au Canada anglais 1900-1940 : le rôle de la traduction. *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, 15(1), 17-43.
- Heilbron, J. (1999). Towards a sociology of translation. Book translations as a cultural world-system. *European Journal of Social Theory*, 2(4), 429–444. <https://doi.org/10.1177/136843199002004>
- Heilbron, J. (2000). Translation as a cultural world system. *Perspectives: Studies in Translatology*, 8(1), 9–26. <https://doi.org/10.1080/0907676X.2000.9961369>
- Heilbron, J. (2020). Obtaining world fame from the periphery. *Dutch Crossing*, 44(2), 136–144. <https://doi.org/10.1080/03096564.2020.1747284>
- Heilbron, J., & Sapiro, G. (2002). La traduction littéraire, un objet sociologique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144(1), 3–5. <https://doi.org/10.3917/arss.144.0003>
- Hulko, W. (2009). The time- and context-contingent nature of intersectionality and interlocking oppressions. *Affilia*, 24(1), 44–55. <https://doi.org/10.1177/088610990832681>
- Index Translationum. <http://www.unesco.org/xtrans/bsform.aspx>
- Jolicoeur, L. (2011). Traduction littéraire et enjeux nationaux : le cas de la littérature québécoise en Italie et dans le monde hispanophone. *Études de linguistique appliquée*, 164, 393–403. <https://doi.org/10.3917/ela.164.0393>
- Knapp, G.-A. (2005). «Intersectionality»—ein neues Paradigma feministischer Theorie? Zur transatlantischen Reise von «Race, Class, Gender». *Feministische Studien*, 23(1), 68–81. <http://dx.doi.org/10.2595/618>
- Lievois, K. (2016). Les traductions néerlandaises des romans francophones camerounais. *Tydskrif vir letterkunde*, 53(1), 205–217. <https://doi.org/10.4314/tvl.v53i1.14>
- Lievois, K. (2024). Le pourquoi en traduction. Le cas de figure des traductions néerlandaises d'Abdellah Taïa. *French Studies in Southern Africa*, 54(1), 111–130.
- Lievois, K., & Bladh, E. (2016). La littérature francophone en traduction : méthodes, pratiques et histoire. *Parallèles*, 28(1), 2–27. DOI 10.17462/para.2016.01.01
- Lievois, K., & Cedergren, M. (2024). Circulation, diffusion et réception mondiale de la littérature francophone africaine : Introduction. *French Studies in Southern Africa*, 54(1), 1–14. https://hdl.handle.net/10520/ejc-french_v54_n1_a1
- Liking, W. (2009). *Afgesneden herinnering* [La mémoire amputée] (M. Gossije, Trad.). De Geus.
- Matsuda, M. J. (1991). Beside my sister, facing the enemy: Out of coalition. *Stanford Law Review*, 43(6), 1183–1192. <https://doi.org/10.2307/1229035>
- McKinzie, A. E., & Richards, P. L. (2019). An argument for context-driven intersectionality. *Sociology Compass*, 13(4), 1–14. <https://doi.org/10.1111/soc4.12671>

- Noureddine, N. N. (2015). *Le Maghreb en traduction. Traduction, diffusion et réception en Espagne de la littérature maghrébine de langue française*. Artois Presses Université.
- Oyono, F. (1960). *De oude neger en de medaille* [Le vieux nègre et la médaille] (M. d. Sablonière, Trad.). De tijdstroom.
- Oyono, F. (1982). *De oude man en de medaille* [Le vieux nègre et la médaille] (M. d. Sablonière, M. Jacobs, & J. Tevel, Trad.). Wereldvenster.
- Pickford, S. (2016). The factors governing the availability of Maghrebi literature in English: A case study in the sociology of translation. *CLINA*, 2(1), 77–94.
- Sapiro, G. (2003). The literary field between the state and the market. *Poetics*, 31, 441–464. DOI 10.1016/j.poetic.2003.09.001
- Sapiro, G. (2007). Pour une approche sociologique des relations entre littérature et idéologie. *ConTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, 2, 1–34. <https://doi.org/10.4000/contextes.165>
- Sapiro, G. (2008). Normes de traduction et contraintes sociales. In A. Pym, M. Shlesinger, & D. Simeoni (Eds.), *Beyond descriptive translation studies: investigations in homage to Gideon Toury* (pp. 199–208). John Benjamins Publishing Company.
- Schoentjes, S. (2022). “Doing intersectionality” through International human rights law: Substantive international human rights law as an effective avenue towards implementing intersectionality to counter structural oppression? *AG AboutGender*, 11(22), 360–399. <https://doi.org/10.15167/2279-5057/AG2022.11.22.2033>
- Sembène, O. (1962). *Storm over Dakar* [Les bouts de bois de Dieu] (A. Rebel, Trad.). Pegasus.
- Sembène, O. (1969). *De postwissel* [Le mandat] (A. van der Klei, Trad.). Vermande.
- Sembène, O. (1981). *De houtjes van God* [Les bouts de bois de Dieu] (A. Rebel, Trad.; 2ième édition ed.). Pegasus.
- Sembène, O. (1989). *De postwissel* [Le mandat] (H. Renes, Trad.). In de Knipscheer.
- Sembène, O. (1991). *Niiwam* [Niiawam] (N. van Maaren & P. Abspoel, Trad.). Ambo.
- Sembène, O. (1992). *Taaw : een jeugd in Dakar* [Taaw] (N. van Maaren, Trad.). In de Knipscheer.
- Sierra Córdoba Serrano, M. (2007). La fiction québécoise traduite en Espagne: une question de réseaux. *Meta*, 52(4), 763–792.
- Šotolová, J. (2020). La littérature belge francophone à travers les traductions tchèques. *Parallèles*, 32(1), 29–50.
- Steeners, V. (2017). La reconnaissance du récit francophone et subsaharien en édition anglophone à travers les prix de traduction. *Nouvelles Études Francophones*, 32(1), 6–26. <https://doi.org/10.1353/nef.2017.0002>
- Steiciuc, E.-B. (2011). Traduction et retraduction de la littérature québécoise en Roumanie (1970-2010). *Atelier de traduction*, 11, 127–136.
- Toepfer, R. (2025). Early modern translation research from an intersectional perspective: A résumé. In J. Hagedorn & R. Toepfer (Eds.), *Translation und Marginalisierung: Intersektionale Perspektiven auf Übersetzungskulturen der Frühen Neuzeit* (pp. 305–326). Springer Berlin Heidelberg. DOI 10.1007/978-3-662-69469-5_15
- Toury, G. (1995). The nature and role of norms in translation. In L. Venuti (Ed.), *The translation studies reader* (pp. 198–211). Routledge.
- Vassallo, H. (2022). *Towards a feminist translator studies: Intersectional activism in translation and publishing*. Routledge.
- Verstraete-Hansen, L. (2020). Belge en temps de guerre, française en temps de paix: la littérature belge francophone en traduction danoise 1942–1973. *Parallèles*, 32(1), 68–82. DOI 10.17462/para.2020.01.04
- Verstraete-Hansen, L., & Lievois, K. (2022). La littérature francophone subsaharienne en traduction : propositions pour l'étude de la circulation d'une littérature «semi-centrale». *Meta*, 67(2), 297–320. <https://doi.org/10.7202/1096257ar>
- Williams-Butler, A., Nartey, P., Farmer, A. Y., Hervie, V. M., & Naami, A. (2025). Understanding the oppression of Black girls and women within the global context: Illustrations from Ghana and the United States. *International Journal of Social Welfare*, 34(3), 1–13. <https://doi.org/10.1111/ijsw.70023>
- Zotoumbat, R., & Biniakounou, P. (1980). *Verhaal van een vondeling & Werkloos in Brazzaville* [Histoire d'un enfant trouvé & Chômeur à Brazzaville.] (M. Jacobs & J. Tevel, Trad.). Het Wereldvenster - Novib.



This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.